

Anova

Benoit Virole

De la fenêtre de mon bureau de consultation, j'aime regarder les nuages. Je les connais tous : *cumulus*, *stratus*, *nimbus*, *altocumulus*, ou mes préférés les élégants *cirrus* paressant en altitude. Cette attention à la météorologie n'est pas une distraction néfaste pour un psychanalyste. Dans la contemplation du ciel, l'écoute devient d'une incomparable légèreté. Semblables à des bulles de lumière, les mots du patient éclosent dans mon espace intérieur. Je n'entends plus la litanie des plaintes. J'assiste à l'arc-en-ciel de la polysémie. Parfois, il pleut. Cela rend la chose plus difficile. Je remplace l'observation des nuages par celle des gouttes d'eau sur la vitre de ma fenêtre. Certaines filent au plancher comme si elles avaient le diable aux trousses, d'autres paressent et prennent plaisir à se mêler les unes aux autres. J'en ai même vu qui tentaient de remonter en haut de la vitre en s'aidant d'un revers de vent. Lorsqu'il fait grand beau, je m'intéresse à la qualité de l'air, à sa transparence, à sa luminosité. En hiver, je passe de longues heures devant une fenêtre obscure. J'en prends mon parti. Que faire d'autre ? Pour autant, je n'abandonne nullement la climatologie. Dans la lutte entre les

anticyclones et les dépressions, je déchiffre les facéties de l'inconscient. Je l'avoue, je vais aussi beaucoup plus loin. Dans la forme des nuages, je déchiffre bons et mauvais présages. Que l'on ne vienne pas me dire que c'est absurde ! Les Anciens regardaient en l'air pour connaître la fortune des armes et avant de se lancer à l'assaut de l'Allemagne, le général Patton n'a-t-il pas consulté le ciel ? De tels illustres antécédents apaiseront-ils ma honte ? Oui, je m'abandonne à ces divinations d'un autre âge. Un soir d'orage, un énorme nuage noir, monstrueux, formant une enclume renversée s'était formé au dessus de la ville. Au loin, le tonnerre grondait. J'attendais le coup de sonnette d'un nouveau patient pour sa première séance. Lorsque le timbre retentit, j'allai à la porte et fis entrer un homme vêtu d'un imperméable noir portant une écharpe rouge. Je l'invitai à déposer son parapluie dans le meuble en fer forgé disposé à cet effet. Il hésita puis le glissa avec circonspection comme s'il réalisait un acte sacrilège. Il s'assit en face de moi et je lui demandai les motifs qu'il l'avaient emmené à prendre un rendez-vous avec un psychanalyste.

- Avec un psychanalyste, oui, justement, répondit-il d'une voix mal assurée. Un tel acte m'étonne moi-même. Jamais je n'aurai pensé faire une chose pareille. . . Je dois vous dire que la psychanalyse n'a pas bonne presse dans mon milieu. Pour parler franc, elle est considérée comme une vaste fumisterie.

Avisant du regard un cendrier de terre cuite, don d'une ancienne patiente un peu pingre, il me demanda s'il pouvait fumer. Transition intéressante ! J'acquiesçai d'un geste.

- Je suis chercheur dans une unité de l'Inserm, reprit-il, en neurobiologie, plus exactement. . . L'inconscient est source de ricanelements chez nous. Les scanners, les neurones, voilà mon domaine, autrement plus rationnel que les histoires abracadabrantes de votre Freud. . .

Il s'arrêta, guettant sur mon visage l'effet de ses propos. Je demeurai impassible.

- Je suis un spécialiste de l'imagerie fonctionnelle. Oui, l'imagerie ! Voir le cerveau en marche, si vous préférez. On place un individu sous un scanner très sophistiqué et on lui demande d'effectuer une tâche mentale quelconque. Compter, parler, chanter, peu importe. Sur un écran, on observe son cerveau. Les zones qui travaillent s'affichent en rouge. . . elles consomment du sucre, voyez-vous. . . Auparavant, on lui avait fait une injection de traceurs radioactifs se fixant sur les molécules de sucre. Une machine énergétique, et oui, nous sommes des machines, des automates perfectionnés...

L'homme parlait d'un ton calme, presque détaché. Dehors, on entendait l'orage s'éloigner. Je regardai les volutes de fumée de sa cigarette et commençai à m'intéresser à leurs arabesques. Une partie de la fumée faisait une colonne verticale s'étageant en dôme après avoir rencontré l'obstacle du plafond, mais une autre partie tourbillonnait en volutes imprévisibles.

- Nous réalisons une approche vraiment *scientifique*, insista-t-il. Nous avons pu démontré toutes sortes de faits reproductibles et prédictibles qui devraient vous intéresser, vous les psychanalystes. . . l'emplacement de la pensée, des émotions. . . Mais bon, je suppose que vous voulez savoir pourquoi je viens vous voir. Voilà. Depuis quelques mois, je souffre de. . . je ne sais pas comment dire. . . une obsession. Une phrase, unique, toujours la même. Elle court dans ma tête, je ne peux l'empêcher. Elle commence à me rendre fou. . .

Il leva vers moi un visage inquiet. J'étais intrigué. Cet homme bravait les idées préconçues de son corps de métier pour aller

s'adresser à un psychanalyste, autrement dit au diable en personne !

- Bien sûr, j'ai tout essayé, continua-t-il. Les techniques de relaxation et une thérapie comportementale. Rien n'a pu me débarrasser de cette folie. J'ai vu aussi un ostéopathe, mais bon passons... tout ceci n'a eu aucun effet, j'ai même l'impression que le traitement a accentué la chose...

- Et bien, si vous me parliez, de cette ... *chose* ?

- C'est absurde. C'est une phrase dénuée de sens... une sorte de poème. Quelque chose comme ces poèmes japonais faits d'une seule phrase. Comment les appelle-t-on déjà... des *haïkus*. Oui ! Je suis obsédé par un haïku, Je ne sais ce que vous pourrez faire de cette phrase... je vous la dit comme elle se présente, ou plutôt s'impose ... C'est ...

Le rouge-gorge a tort de voler l'orge du centaure

Il avait presque crié, expulsant ces mots comme l'on vomit quelques boissons toxiques qui nous brûlent les entrailles.

- Cette phrase me torture jour et nuit, reprit-il. Elle survient aux moments les plus incongrus. Je l'entends dans ma tête et ne peut m'en débarrasser. Pendant des mois, j'ai noté sur un carnet toutes les fois où elle surgissait dans mon esprit... C'est mon précédent thérapeute qui me l'avait demandé pour m'astreindre à éviter les situations qui la déclenchaient, comme le chien de Pavlov. Un échec total, voilà mon avis... Mon trouble n'a fait qu'empirer... J'attendais tout le temps qu'elle se manifeste, cette phrase, et bien évidemment elle se faisait un malin plaisir à se faire désirer. Bientôt, je ne lâchais plus le stylo et mon carnet ne me quittait plus. Alors, j'ai pris une molécule qu'on

donne aux patients atteints de troubles obsessionnels compulsifs. Elle m'a aidé un peu. Puis tout est redevenu comme avant. On vient de me parler de neurochirurgie. Une nouvelle technique américaine : juste une petite section d'un faisceau de neurones synthétisant la sérotonine. Avant de me faire opérer, vous comprenez, je me suis dit, pourquoi pas essayer un psychanalyste ? Au point, où j'en suis. . .

Il s'était tu. Tournant la tête en tous sens, il examinait le bureau, son regard s'arrêtant sur mes photos de nuages, les objets africains et les jaquettes des livres. Il paraissait apaisé et ses yeux trahissaient une curiosité mêlée de défi. Je l'invitai d'un geste de la main à continuer à parler. D'une moue, il me fit comprendre qu'il avait épuisé tout ce qu'il avait à dire. Je lâchai un « bien » sonore et me levai, lui signifiant que la séance était terminée.

- C'est tout ? me demanda-t-il interloqué.

- Et oui, c'est ainsi. . . lui répondis-je en souriant. Cela surprend au début, mais on s'habitue, vous verrez. . . Rendez-vous la semaine prochaine, même jour, même heure.

Avant qu'il ne puisse dire un mot, je le poussais vers la porte et lui rappelai l'existence de son parapluie. Bien que la pluie eût cessé, il l'ouvrit sur le perron et je le vis s'éloigner dans le square. En retournant dans le bureau, je vis son écharpe rouge sur l'accoudoir du fauteuil. En la pliant dans le tiroir aux objets oubliés, la douceur du cachemire me surprit.

La semaine suivante, il était à l'heure au rendez-vous. Sitôt dans le bureau, il se précipita sur son écharpe que j'avais remise à sa place et rougissant légèrement il la passa autour du cou. Sa barbe naissante lui donnait un air inquiétant. Sa voix avait changé et j'avais du mal à le comprendre. Il commença par me racon-

ter l'histoire de sa vie. Fils aîné d'une famille de médecins, il s'était orienté vers la recherche en biologie après un séjour aux États-Unis. Dernièrement, il venait d'être nommé directeur de recherches. Marié à une jeune dermatologue, il n'avait pas encore d'enfant. Sa vie privée était tranquille, sans excès d'aucune sorte. Il manifestait cette confiance inébranlable dans le futur que donne une longue ascendance bourgeoise. Bref, une vie parfaitement lisse. Jusqu'à cette histoire de phrase obsédante. Une torture interne, que rien ne venait soulager. Une « torture » ! Je ne sais pourquoi mais ce mot dont il était coutumier m'intriguait. Peut-être était-ce dû à sa façon d'accentuer la première syllabe, sans doute pour donner plus de force au mot. Peut-être cette syllabe jouait-elle un autre rôle ? Une accentuation significative, le « tort » du « centaure » de sa phrase obsédante, peut-être ?

L'analyse commença. Il était ponctuel, payait les honoraires rubis sur ongle et s'appliquait à associer. Parfois, le flux de sa parole se tarissait. Je l'invitais à ne pas reculer devant les idées qui se présentaient à lui. La phrase obsédante semblait moins persécutrice. Bon signe ! Je commençais à m'installer dans la durée de cette nouvelle analyse qui s'annonçait plutôt bien... D'autant plus qu'un magnifique printemps précoce venait offrir sous ma fenêtre toutes sortes de microphénomènes climatiques merveilleusement intéressants. Mon patient avait organisé sa vie selon des principes immuables. Lever à heure fixe, footing au parcours inchangé, petit déjeuner devant l'ordinateur pour ne pas perdre de temps, tout en buvant son thé dans lequel un thermomètre rectal mesurait l'exacte température... Je vous épargnerais le récit des longues considérations de mon patient sur son travail de chercheur. Disons pour aller vite que son apologie de la mesure scientifique dissimulait la nécessité de l'éloigner de tout contact direct avec son objet d'étude. Rien de bien exceptionnel chez un

obsessionnel. Après tout, il est plutôt bon qu'il puisse exister de tels caractères capables de passer des heures sur des paillasses pour ordonner le chaos des choses. Un soir, mon patient resta silencieux de façon beaucoup plus longue qu'à son accoutumée. Je lui en fis la remarque.

- C'est ce rêve... cette nuit, bredouilla-t-il. D'habitude, je ne fais jamais de rêves. Enfin, dont je me souviens, allez-vous me dire. C'était si étrange... je ne sais par où commencer...

- Et bien, prenez la première image qui vient, dis-je, le reste viendra ensuite...

- Rome ! Oui, le rêve se passait à Rome, commença-t-il, sur les murailles de la Rome Antique, près du Capitole. J'y suis allé l'an dernier en vacances. Ce sont ces mêmes colonnes blanches et les statues de marbre noir. Dans le rêve, j'étais assis à l'ombre d'un vase antique pour me protéger d'un soleil éblouissant. Devant moi, défilait une lente procession d'hommes et de femmes vêtus de toges blanches, portant sur leurs têtes des couronnes de lauriers. Ils montaient un monumental escalier et venaient se prosterner devant une déesse, dont la taille dépassait celle de autres dieux de marbre disposés autour d'elle. Elle était drapée d'un linceul noir où étincelaient des motifs de lumière, comme des chiffres cousus de fil d'or, et au-dessus je voyais un visage au regard terrifiant, des yeux morts, sanguinolents, surmonté d'un diadème aux motifs compliqués... des symboles, des lettres et des chiffres incompréhensibles... Devant elle, s'agenouillait un par un les membres de la procession. Ils glissaient à ses pieds des offrandes dont je ne pouvais distinguer la nature mais qui ressemblaient à des papiers blancs... Après, tout est un peu confus... je ne me rappelle plus très bien. Ah si ! Voilà, c'est ça. La déesse faisait un tri, comme... c'est absurde... à l'entrée des camps de concentration... les processionnaires qu'elle désignait

en pointant sur eux son spectre étaient mis à l'écart et jetés dans une fosse, les autres, elle les amenait à sa droite et les aspergeait d'une pluie d'or qu'elle tirait des profondeurs de sa robe... C'est tout, je me suis réveillé à ce moment là, c'est absurde... qu'est ce qu'on peut faire avec un tel fatras ?

- Et bien, la meilleure des choses à faire, répondis-je, c'est de vous laisser aller à associer librement sur les images de ce rêve...

- Non, je ne pense à rien, j'ai déjà tout dit...

- Et bien, Rome, le Capitole ? Ces lieux ne vous évoquent rien...

- Rome ? Non, je vous ai déjà dit, j'y suis allé l'an dernier. C'est juste une réminiscence. Il n'y a pas de sens... C'est vrai que le mot « Capitole »... reprit-il, me fait penser à une phrase que j'ai retenue de mes études, une sentence latine... *La roche Tarpéienne est proche du Capitole* ... je crois que c'est quelque chose comme cela...

- Oui, et que signifie cette phrase ?

- Et bien, la roche Tarpéienne, c'est là où l'on jetait les condamnés à mort. Le sens de la sentence signifie que plus l'on monte haut et plus on risque de tomber bas... Vous pensez qu'elle a un rapport avec moi ?

- Certainement, avez-vous eu dernièrement des succès... des échecs ?

Après un long silence, il se lança dans une description, dont j'omets ici les détails, d'un conflit professionnel qui l'opposait au sein de son laboratoire. Un dénommé, Mangin, attendait depuis plusieurs années sa nomination comme directeur de recherche. Notre patient, plus jeune, avait été promu à sa place à la suite d'une publication qui avait eu un retentissement international.

Anova

Il avait réussi à montrer, de façon statistiquement rigoureuse, que les images des activités cérébrales différaient entre les sujets sains et les sujets schizophrènes. Cette étude projeta mon patient au « Capitole » des chercheurs. Il obtint le poste convoité. Quelques jours après la phrase obsédante surgissait et le rendait incapable d'assumer ces nouvelles fonctions. Du Capitole à la Roche Tarpéienne. . . Nous progressions mais le temps de séance venait de se terminer.

Lorsqu'il s'allongea sur le divan pour la seconde séance de la semaine, j'étais bien décidé à reprendre l'analyse du rêve à la statue. Je n'eus guère de temps à attendre.

- La déesse du Temple! . . . je sais qui c'est ! Commença-t-il. J'ai compris à cause des chiffres que l'on voit sur son diadème. Hier, je travaillais sur des données numériques et d'un seul coup, le rêve de la statue à Rome m'est revenue en mémoire. Anova ! Oui, c'est elle. C'est bien elle. La déesse Anova !

Il riait comme un dément. Je finis pas comprendre. Anova est l'acronyme anglais *d'Analysis of Variance*, une procédure statistique permettant de comparer les moyennes de deux populations et de d'affirmer qu'une différence est statistiquement significative ou non.

- Vous ne pouvez pas comprendre mais Anova est une déesse chez nous ! Ah. . . une déesse cruelle. Toutes nos données passent par elle. Si le test statistique est négatif, nos résultats sont bons pour la corbeille à papier.

L'interprétation du rêve à la statue devenait évidente. La procession représentait les chercheurs venant se prosterner devant la déesse des statistiques en lui offrant leurs données. Certaines étaient rejetées et se perdaient dans la nuit des hypothèses invalides et les autres venaient à la lumière. Le rêve signifiait l'accom-

Anova

plissement du désir d'être retenu par Anova. Je lui demandais alors s'il avait participé à une étude dont il avait appréhendé la validité statistique. Mon intervention l'irrita. Il prit un ton assez agressif et déclama jusqu'à la fin de la séance une longue diatribe contre la psychanalyse accusée de simplisme réducteur. Selon lui, il avait fait un grand rêve mythique. Son rêve était une représentation archétypique de la vérité scientifique. Un analyste jungien aurait su interpréter à sa juste valeur. Je laissai passer l'orage.

Le lendemain, vendredi, était le jour de la dernière séance de la semaine. Son début fut laborieux. Il remuait les jambes sur le divan comme s'il avait envie de les prendre à son cou et de s'échapper de cet antre du diable.

- Cette nuit encore, j'ai fait un rêve, finit-il par dire du fond l'oreiller du divan, autrement dit du bout du monde. Je n'en garde que des bribes, une seule image. Des étoiles sur la voûte céleste, la constellation du Cent... (Il marmonnait tout bas. J'ai du le faire répéter plusieurs fois.) La constellation du Centaure... Oui, le centaure, le premier mot de la phrase obsédante, vous savez bien, je sais maintenant d'où il vient... C'est le premier mot de la liste. Il était sur la liste... celle que j'ai suppr...

Il s'arrêta brusquement. J'entendais sa respiration haletante.

- J'ai triché, dit-il enfin dans un souffle. J'ai été puni... Je n'avais jamais pris conscience de ce fait aussi nettement mais c'est vrai, j'ai triché avec les données... J'ai triché, comme un enfant avec les résultats de l'étude qui m'a ouvert les portes de la renommée scientifique. Les sujets de l'étude devaient énoncer tous les mots qui leur passaient par la tête tout en étant examinés par l'IRM. Je voulais montrer qu'il était possible, à la simple vision des images, de distinguer le fonctionnement d'un cerveau nor-

Anova

mal, de celui d'un schizophrène. Lorsque j'ai fait le test *Anova*, je me suis rendu compte qu'il était au bord de la significativité mais la valeur numérique restait néanmoins négative. Sur le plan rigoureux de la validité statistique, je n'obtenais pas de résultat significatif publiable. C'était un coup dur. J'étais effondré. Tous ces mois de travail, ces réunions d'information dans tous les asiles psychiatriques de France, pour recueillir des autorisations des familles de malades. Non, ce n'était pas possible, voyez vous. . . alors, j'ai fait ce qu'on doit jamais faire, mais qui se fait, je vous l'assure couramment dans les laboratoires. . . j'ai modifié les données. J'ai vu une liste de mots bizarres émis par un des sujets. C'était un magma de mots assemblés dans des bribes de phrases sans sens, des mots valises des jeux d'assonances, des allitérations phonétiques, des fragments de poèmes. . . des phrases bizarres. Je me rappelle ainsi le début de la liste : *Le centaure aime lécher le lichen et jouir de son plasma germinal*. C'était à coup sûr la production d'un schizophrène. La mise en aveugle des identités des sujets rendait impossible leur identification mais une telle absurdité ne pouvait venir d'un homme normal. Contrairement aux autres sujets qui avaient énoncé des mots isolés les uns à la suite des autres comme l'exigeait la consigne de l'épreuve, il avait émis des phrases entières dénuées de sens. Il n'avait donc pas respecté la consigne. J'ai supprimé sa liste et j'ai relancé le test statistique. Sur l'écran d'ordinateur, *Anova* confirma ma réussite. Quelques semaines après, je faisais ma première publication internationale montrant que l'activation corticale était différente entre un groupe de sujets sains et un groupe de schizophrènes. . . (long silence) le centaure, le centaure, le centaure est revenu. . . il m'obsède. . .

Le temps de séance était écoulé. Lorsqu'il se leva du divan, je vis sur son visage une expression tourmentée où se mêlaient l'angoisse et la stupéfaction. Nous étions à la veille des vacances de

Pâques et avions convenu d'interrompre l'analyse pendant deux semaines. Il partait en famille dans une maison de campagne au fin fond des Cévennes. Lorsqu'il me serra la main sur le perron, je sentis une pression inhabituelle de ses doigts, indice discret de sa reconnaissance.

*

J'appris son décès une semaine plus tard. Feuilletant la page des faits divers d'un hebdomadaire à grand tirage, je découvris un article de quelques lignes mentionnant le meurtre d'un chercheur de l'Inserm dans une maison isolée des Cévennes. La victime avait été sauvagement agressée. D'après la police, la victime avait été étranglée avec son écharpe. Le meurtrier lui avait ensuite défoncé la boîte crânienne avec une barre de fer. Les enquêteurs avaient décelé des morceaux de tissu nerveux sur les murs. Il n'était pas encore mort lorsque son épouse l'a trouvé et il a pu émettre un seul mot « orge » avant de rendre l'âme. Les zones du langage ayant été lésées par le coup de la barre, les experts estimèrent que le mot n'a pas de signification. La police était sur la piste d'un rôdeur aperçu à plusieurs reprises par des paysans de la région.

Le meurtre de mon patient me bouleversa. Je passais des heures d'insomnie à me remémorer les séances vécues avec cet homme en qui j'avais placé de grands espoirs thérapeutiques. Je me perdais en conjectures sur le dernier mot qu'il avait prononcé. Sans doute, le choc avait-il induit une dernière fois la phrase obsédante ? J'hésitais à écrire à sa veuve. Finalement, je décidais de ne rien faire. Le temps fit son œuvre et j'oubliais mon patient à l'écharpe rouge.

*

Plusieurs années après ces faits, je fus appelé à me rendre à l'hôpital Esquirol pour voir une de mes patientes qui avait été hospitalisée en urgence après une tentative de suicide. La visite fut courte et désagréable. Pour me changer les idées, je décidai d'aller marcher quelques pas dans le parc. Le bâtiment central était placé en haut d'une colline comme un temple romain et son architecture imitait le style antique. Je m'assis sur un muret de pierre et regardait le ciel. On était au début de printemps. Des grandes masses de nuages se disloquaient en altitude et un vent nouveau venu du sud soufflait doucement. Brusquement, j'entendis une cavalcade et vis dans le parc en contrebas un homme en pyjama courir en hennissant. Je souris intérieurement de la folie douce de cet homme qui se prenait pour un cheval et m'intéressa à son manège. Il s'arrêta près d'un arbre et sortit quelque chose de sa poche. Un petit oiseau vint se poser sur sa main, picorer du bec quelques miettes, s'envola quelques secondes puis revint pour prendre à nouveau pitance. Une voix retentit derrière mon dos : « Le centaure donne de l'orge au rouge-gorge ! Je me retournais. Un infirmier, la cigarette aux lèvres, hilare, commentait à mon intention la scène qui se déroulait sous nos yeux :

- Un drôle de malade ! Il se prend pour un cheval, regardez-le faire avec son épi d'orge ! Et son rouge-gorge apprivoisé. Le printemps dernier, il a bien failli l'écrabouiller entre ses doigts, son joli rossignol. Celui-là ne sait pas ce qu'il l'attend... Entre nous, on l'appelle le « centaure, mi homme, mi cheval. C'est un cas célèbre de schizophrénie. Il a été étudié, sur toutes les coutures, par des psychanalystes, des psychologues, et même un neurobiologiste de l'Inserm aussi, si je me souviens bien, qui a cherché à visualiser son cerveau. Voici trois ou quatre ans, on a réussi à le faire sortir. On ne sait pas trop ce qu'il a fait. Il a voyagé dans le sud avec des marginaux. L'accalmie n'a pas

Anova

tenue. . . Il est revenu. . . Depuis, tous les jours, le centaure vient donner de l'orge à son rouge-gorge.
